

LA LIBRAIRIE DU XX^e SIÈCLE

Collection

dirigée par Maurice Olender

Marcel Bénabou

Jacob, Ménaïhem
et Mimoun.
Une épopée familiale

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-140168-4

© Editions du Seuil, avril 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 355 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*à Jacob, Ménahem et Mimoun,
à leurs descendants,
en tardif hommage*

*Nous bégayons longtemps nos pensées avant
d'en trouver le mot propre, comme les
enfants bégayent longtemps leurs paroles
avant de pouvoir en prononcer toutes les
lettres.*

Joseph Joubert, *Carnets*

Incipit

Le samedi matin, il faisait toujours beau, et je ne crois pas qu'il y ait eu au monde, depuis ce temps-là, d'aussi radieuses journées.

Voilà plus de trente ans que cette phrase, emphatique et naïve à souhait (mais elle était loin de me paraître telle à l'époque), a été griffonnée, au beau milieu d'une page vierge. Événement minuscule, qui se produit dans des circonstances dont je garde aujourd'hui encore, avec une précision surprenante, le souvenir.

C'est une fin de matinée d'hiver, aux alentours de la mi-février. Il fait froid – nettement plus froid que d'habitude – dans cette haute et longue salle, toujours insuffisamment chauffée, de la bibliothèque de l'Ecole normale. Je me suis installé, comme chaque jour, à la deuxième table dans la travée de droite ; ainsi, je me trouve le plus près possible de ces rayons où se sont accumulés par centaines, dans un ordre dont la logique me semble pour le moins mystérieuse, les ouvrages consacrés à l'archéologie et à l'histoire romaines. Depuis plusieurs mois, c'est là ma place. Un territoire étroit, marqué par un amoncellement de volumes de tailles diverses, qui ne varient guère d'une semaine à l'autre, tant j'avance lentement dans mon

travail. Je l'ai choisie, cette place, dès les premiers jours qui ont suivi la rentrée d'octobre, parce qu'elle fait face à une grande baie vitrée donnant sur les arbres de la cour intérieure, et que cela me permet, même au milieu des livres les plus sévères, de ne pas oublier entièrement la marche des saisons.

Contrairement à l'habitude, je n'ai à aucun moment été interrompu. Pas un de mes camarades n'a surgi dans les parages, porteur de quelques-unes de ces grandes nouvelles dont l'annonce ne peut souffrir aucun retard, et qui justifient qu'on enfreigne, l'espace d'un instant, la règle du silence qui régit ce quasi-sanctuaire. Pas de conversation donc sur les événements du jour, auxquels tout notre petit groupe porte un intérêt inquiet ; le cauchemar de la guerre d'Algérie approche de sa fin et nous nous sentons, les uns et les autres, directement touchés par ses ultimes et sanglants soubresauts. Mais pas non plus de commentaires savants, chuchotés à mi-voix, sur les spectacles vus la veille, à l'une ou l'autre des deux cinémathèques où, quasi rituellement, nous nous rendons au moins une fois chaque jour. Si bien qu'après plus de deux heures d'effort solitaire je commence à voir plus clair dans le long fragment de l'*Apologie* d'Apulée que, depuis la veille, j'essaie de traduire. Un morceau plein d'un humour inattendu, et qui m'a séduit : c'est un très vibrant éloge des miroirs, assorti de quelques considérations fort savantes. Le relisant une dernière fois, j'ai décidé d'y prélever, à toutes fins utiles, deux brefs passages, que j'ai aussitôt recopiés : « Quel mal y a-t-il donc à connaître son image ? [...] Ignore-tu qu'il n'est rien de plus digne d'être regardé, pour un homme, que sa figure ? » Il faut dire que j'ai une tendresse particulière pour Apulée : avec quelques autres, comme Tertullien (malgré sa fougue excessive) ou saint Augustin, que leur qualité d'Africains, de Romains,

d'écrivains m'a rendus d'emblée fraternels, il fait partie du petit panthéon – tout à fait personnel et secret – que je suis en train de me constituer, en marge des valeurs communes à notre groupe.

Soudain le ciel, où traînaient encore quelques nuages floconneux, s'est dégagé, nettoyé par un large coup de vent. La baie vitrée, malgré la légère couche de poussière qui la ternit en permanence, laisse filtrer un long rayon de soleil : il me pique légèrement les yeux à travers mes lunettes, ce qui m'oblige à interrompre ma lecture et à relever la tête ; il s'attarde ensuite sur l'arête du nez, me chatouille le haut du cou, suscitant une agréable, mais très fugace, sensation de chaleur. C'est à ce moment-là que, sans savoir pourquoi, d'une écriture minuscule et heurtée, à peine lisible, et sur un mince feuillet vierge puisé à la hâte dans un classeur encore grand ouvert, j'écris :

Le samedi matin, il faisait toujours beau, et je ne crois pas qu'il y ait eu au monde, depuis ce temps-là, d'aussi radieuses journées.

Cette phrase demeura longtemps ainsi, égarée au milieu de mes notes sur la littérature latine d'Afrique. Pas assez longtemps cependant pour tomber dans l'oubli. Et lorsque, quelques mois plus tard, je remis la main dessus, pas tout à fait par hasard, une décision s'imposa à moi aussitôt : c'est cette phrase, et nulle autre, qui devrait figurer en tête du Livre, ce livre dont le projet m'occupait depuis plusieurs mois et dont quelques menus fragments étaient déjà à peu près rédigés.

Elle fut suivie, mois après mois, au gré d'inspirations aussi capricieuses que contradictoires, de beaucoup d'autres phrases, destinées à l'accompagner, à la soutenir, à lui servir de triomphal cortège. Mais, quelque effort que j'aie pu faire, ces nouvelles

venues avaient toujours à mes yeux le même défaut : elles ne me semblaient pas à la hauteur de celle-là, laquelle demeurait irrémédiablement sans famille. Comme s'il y avait là une direction, celle de l'attendrissement sur le passé, que mon esprit se refusait à prendre ; comme si l'intrusion de ces lointaines matinées sabbatiques et de leur miraculeuse clarté avait suffi à gripper pour longtemps une partie au moins du mécanisme de l'écriture.

J'ai réussi, depuis, à venir à bout d'autres projets littéraires. Mais, dans aucun de ceux-là, cette phrase fondatrice n'avait pu être inscrite à la place qui lui revenait depuis sa première apparition. Alors je l'ai, pendant toutes ces années, gardée par-devers moi. Comme un fétiche.

J'étais sûr qu'un jour elle finirait par servir.

Vocation

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor
(« Que s'élève, issu de nos os, un vengeur »)
Virgile, *Enéide*, IV, 625

*Ja, die Frühlinge brauchten dich wohl. Es mutete manche
Sterne dir zu, dass du sie spürtest. Es hob
sich eine Woge heran im Vergangenen, oder
da du vorüberkamst am geöffneten Fenster,
gab eine Geige sich hin. Das alles war Auftrag,
Aber bewältigtest du's ?*

(« Oui, les printemps avaient besoin de toi. Maintes étoiles
voulaien être perçues. Vers toi se levait
une vague du fond du passé, ou encore
sur ton passage auprès de la fenêtre ouverte,
un violon s'abandonnait. Tout cela était mission,
Mais en vins-tu à bout ? »)

Rainer Maria Rilke
(*Première Elégie de Duino*)

Je n'ai jamais été à l'aise pour parler de vocation.

C'est à mes yeux un vocable équivoque, qu'on invoque le plus souvent à tort, sans trop s'inquiéter de savoir ce qu'il vaut, quand on ne le confond pas avec divers autres réputés voisins. Les dictionnaires, même les plus sérieux, s'embrouillent sur ce sujet. Ils regroupent en vrac, et en les qualifiant abusivement de synonymes, des mots aussi différents que « capacité », « disposition », « aptitude », « talent », « penchant », « inclination », « goût », « faculté », voire, à l'occasion, « génie » ou « destin ». De quoi donner le tournis au malheureux qui cherche, dans ce bric-à-brac, le mot capable de s'appliquer à son cas, c'est-à-dire de désigner le processus qui a fait de lui ce que précisément il est.

A vingt ans, vingt et un peut-être, ou quelque peu au-delà (et je ne saurais dire, je l'avoue, si c'est ou non *le plus bel âge de la vie*, quoi qu'ait pu affirmer en son temps, sur ce sujet délicat, un jeune homme rageur, qui s'appliquait ostensiblement, pour des raisons qui ne regardent que lui, à exhaler sa colère et qui, tout baigné qu'il eût été d'une culture puisée aux meilleures sources classiques, semblait encore ignorer - mais le temps malheureusement ne lui fut pas laissé de le découvrir - qu'une assertion de ce genre, pour avoir quelque chance

d'être juste, ne peut être proférée que rétrospectivement et le plus tard possible, lorsque, la vie s'approchant de son terme, l'on dispose enfin des indispensables éléments de comparaison), à vingt ans donc, vingt et un peut-être, je ne savais pas encore quelle était ma vocation, ni quelle elle pourrait être. Le sens même du mot me semblait déjà flottant : aussi flottant, disais-je pour tenter de faire sourire autour de moi, que, sur ses armoiries, la nef mimant Paris, ou bien, sur Galgala, les souffles de la nuit.

D'autres, non loin de moi, qui quittaient sans regret ni mélancolie une interminable adolescence, prêts à exercer en vrais professionnels le « métier de vivre » - auquel, par je ne sais quel heureux atavisme, ils étaient de toute évidence bien mieux que moi préparés -, avaient pour l'essentiel résolu ce problème. Je les voyais s'assembler par petits groupes fermés, dans la tiédeur des soirs de mai, sous les arbres du jardin intérieur de l'Ecole normale : prenant exemple sur tous les glorieux aînés auxquels ils n'avaient aucune peine à s'identifier, ils se répartissaient en riant les grandes disciplines universitaires, ainsi d'ailleurs que quelques hauts postes, saisis comme au passage, dans la diplomatie, le journalisme ou l'administration. Certes, ce n'étaient encore que promotions imaginaires. Mais ces imaginations-là, chacun savait en son for intérieur qu'elles avaient toutes chances d'être de simples anticipations de la réalité à venir - ce qu'un simple coup d'œil, aujourd'hui, sur l'annuaire des anciens de la rue d'Ulm suffirait à confirmer.

Rien ne m'empêchait d'en faire autant. A quelques restrictions près, le champ du possible m'était, comme aux autres, grand ouvert. Mais je ne faisais pas grand effort pour y planter mon soc. Toutes ces « carrières », puisqu'il faut bien finir par prononcer ce mot qui me paraissait alors si malsonnant, me

laissaient également froid. C'est que je n'aimais pas beaucoup l'idée « d'avoir une spécialité » : il me semblait que tout mon être se rebellerait contre ce qui serait une mutilation. Un de mes grands plaisirs était au contraire de naviguer entre les disciplines, de n'opérer que les rapprochements incongrus, de ne repérer que les relations insoupçonnées. J'étais persuadé qu'il y avait encore à découvrir, entre quantité de phénomènes apparemment disparates, l'existence de structures ou de mécanismes communs. Disposition d'esprit qui avait déteint sur l'ensemble de mon rapport aux choses que j'étudiais ; à mes yeux, la moindre métaphore était porteuse d'une vérité qui ne demandait qu'à être mise au jour, la moindre légende riche d'un fragment d'histoire.

Et puis, la plupart de ces spécialités, celles du moins qui pouvaient mener à des chaires universitaires, avaient un point commun : elles supposaient une extrême attention aux écrits, aux paroles d'autrui. Accepter cette obligation aurait certes correspondu à une partie de mes goûts, qui me portaient à vouloir une existence vouée au langage, aux analyses, aux décryptages plus ou moins savants. Je ne pouvais pourtant m'y résigner. J'y voyais un obstacle, ou un frein, à une autre envie, tout aussi forte. Parce que j'avais été, des années durant, anxieusement soucieux de l'opinion d'autrui, je me trouvais maintenant démangé par un curieux prurit : redevenir, comme je l'avais été jadis, non celui qui parle des autres, mais celui dont les autres parlent.

Cela avait commencé par hasard. Je n'avais pas dix ans, et nous venions d'emménager dans ce que nous avons longtemps appelé la « nouvelle maison ». Les lieux m'étaient familiers depuis longtemps ; j'avais pris l'habitude de me retrouver là l'après-midi, à la sortie de l'école, accompagné d'un ou deux

amis, à qui j'étais fier de faire visiter le chantier ; puis nous allions jouer à cache-cache au milieu des grands tas de pierres, des sacs de sable ou de ciment éventrés, des truelles et des pelles, des niveaux à eau et des fils à plomb. J'avais pu, semaine après semaine, constater l'avancement – trop lent au gré de ma mère – des travaux, voir naître les différents espaces qui allaient être le cadre de notre vie familiale. Chaque pièce avait été conçue en fonction de son futur occupant, et je savais déjà qu'aucune ne m'était immédiatement destinée, qu'il me faudrait attendre encore un peu. Ainsi, pendant toute l'année qui suivit notre installation, n'ayant pas de chambre à moi, je dormis dans celle de mes parents. C'était une grande pièce toute en longueur : elle était entourée d'un côté – le plus proche de la rue – par le petit salon bleu, où trônait en majesté l'imposant samovar de cuivre, de l'autre – le côté proche du jardin – par la salle de bains. Mon lit avait été placé dans le coin inférieur (côté salon), le long du mur du fond, tandis que celui de mes parents occupait tout l'angle supérieur, face à la fenêtre qui prenait jour sur le jardin. Les deux lits, qui n'étaient pas orientés de la même façon, étaient ainsi séparés par presque toute la longueur de la pièce, et dans cet espace avait été logée une grande et haute armoire à glace à trois portes. Cette disposition favorisa la naissance d'un petit stratagème auquel j'attachais une grande importance.

Dès que le soleil commençait à se glisser à travers les persiennes, mon père, toujours très matinal, se réveillait. Au même moment, mus par je ne sais quel automatisme, mes yeux s'ouvraient. Je les refermais aussitôt. Car si j'étais fier de pouvoir ainsi, grâce à une sorte de réflexe, me réveiller exactement au même moment que mon père, de connaître comme lui le silence frisquet du petit matin et l'irruption soudaine des

pépiements de moineaux dans le jardin, cette fierté restait intérieure. Je me gardais bien de me manifester par quelque signe que ce fût. Au contraire, je m'ingéniais à feindre le sommeil, veillant à ne pas froisser ni déplacer par mes mouvements les lourdes couvertures de laine un peu rêche que j'avais frileusement enroulées autour de mon corps pendant la nuit. Je donnais à mes membres, et surtout à ma tête, l'exacte position qui, dans mon esprit, devait être l'indice du plus profond sommeil. Un seul but m'occupait : me maintenir éveillé, attentif, tandis qu'on me croirait endormi. Protégé par ce sommeil simulé, j'avais l'impression enivrante de réaliser enfin, au moins en partie, l'un de mes rêves les plus chers : celui d'être invisible. Oui, bien avant d'avoir lu Wells, j'avais été fortement travaillé, et poursuivi avec constance, par ce fantasme d'invisibilité. Rien de plus désirable à mes yeux que de pouvoir, à tout moment et à mon gré, m'évanouir, me fondre magiquement dans le décor, disparaître, tout en sachant bien que pourtant j'étais là. J'imaginai avec gourmandise toutes les prouesses, mais aussi toutes les farces, que cela permettait. Mais ce qui me séduisait le plus, c'est qu'avec cette faculté merveilleuse je serais en mesure de surprendre, le cas échéant, des paroles me concernant. Mon manège matinal s'était assez vite révélé efficace. Pour ma plus grande satisfaction. C'est que je n'étais pas là pour espionner, pour capter je ne sais quel secret que l'on aurait voulu me dérober. Je voulais seulement avoir la certitude que, même absent, j'existais bel et bien dans les mots de mes parents : cela me paraissait rassurant et excitant à la fois. Le simple énoncé de mon prénom, dans la plus banale des phrases, me faisait déjà battre le cœur. Et quand il s'agissait de conversations entières...

J'aurais bien voulu continuer longtemps encore ce petit

jeu-là : la parole des autres, saisie à leur insu, me semblait devoir être, pour la connaissance de moi, le meilleur et le plus fiable des instruments. Mais sur ce point, je l'avoue, mes vœux ne furent pas vraiment comblés au cours des années suivantes. A peine quelques lambeaux de phrases grappillés çà et là : dans ma famille d'abord, puis, un peu plus tard, au lycée, dans les propos de mes professeurs, ou de mes camarades de classe. Propos le plus souvent anodins, et qui, même lorsqu'ils ne m'étaient pas défavorables (ce qui arrivait tout de même, parfois), me décevaient toujours un peu : ils ne m'apportaient sur moi-même aucune de ces révélations, de ces illuminations fulgurantes que, patiemment, obstinément, je continuais (je continue encore) à espérer. J'étais donc, à l'heure où approchait mon entrée dans l'âge adulte, loin du compte : rien de ce qui s'offrait ne semblait pouvoir mener à la réalisation de mon vieux fantasme. Pouvais-je renoncer par avance à tous les bavardages, à tous les commentaires dont j'aurais voulu être l'objet, accepter ce qui eût été pour moi, je le sentais bien, une frustration ? Je renvoyai donc à plus tard le moment du choix. Décision assez peu courageuse, et qui avait un autre défaut : elle me laissait intérieurement face à un grand vide. Je trouvai d'abord divers expédients (inutile de les récapituler) pour le remplir. Sans tirer cependant, de ces expédients, toutes les joies que j'escomptais.

Bref, je me mis à m'ennuyer.

Situation nouvelle, qui me trouvait désarmé : je n'avais encore jamais connu l'expérience de l'ennui. Je ne savais donc pas comment juger le mien, ni surtout comment me comporter avec lui. Fallait-il le prendre au sérieux ? Me préparer à faire un long bout de chemin avec ce nouveau compagnon ? J'aurais bien voulu connaître avec précision sa nature. Etait-ce - comme

Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple.*
Jean Starobinski, *Les Enchanteresses.*
Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse.*
Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*
Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*
Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori.*
Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*
Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*
Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne, suivi*
de L'Utopie linguistique ou la pédagogie du vertige.
Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne.*
Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique.*
Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*
Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II.*
Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*
Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes.*
Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers.*
Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*
Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle.*

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE IMPRESSION À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 1995. N° 1 1177 ()